



REPORTAGE

VOUS AVEZ DIT **ATIPIC ?**

L'entreprise à but d'emploi Atipic permet à des chômeurs de se lancer dans une activité d'intérêt local. Ceux que nous avons rencontrés dans le Calvados ont ainsi retrouvé non seulement le sourire, mais aussi leur dignité. Une piste à suivre.

TEXTE
JULIE GACON

PHOTOGRAPHIES
FLORENCE BROCHOIRE

« CADEAUX, JOUETS, VAISSELLE, mercerie, bricolage, accessoires animaux ». Sur les vitres sans tain du magasin La Boîte à idées, dans le centre-ville de Colombelles dans le Calvados, on apprend aussi que la maison accepte la carte bleue. Un petit écran clignotant signale par intermittence que c'est ouvert.

À l'intérieur, au fond à gauche, Sophie vient de déplier un parc pour bébé, qu'une maman lui a apporté la veille. Elle l'a installé au milieu de son espace, un dépôt-vente consacré au matériel de puériculture. Il y a là tous les animaux de l'Arche de Noé version peluches, des hochets, un piano en tissu, des baignoires en plastique...

« J'ai tout sauf des vêtements et des sièges auto », annonce Sophie, qui range, nettoie, étiquette, discute avec ses collègues. Ses amis,

sa famille lui ont fait la remarque : depuis quelque temps, elle n'est plus la même. Elle a le sourire, ses épaules se sont relâchées, elle est moins avare de mots.

À 37 ans, Sophie a enfin signé un CDI. Elle en rêvait depuis longtemps, après les aléas des années de précarité. Diplômée d'un CAP petite enfance, elle a d'abord enchaîné les missions dans des haltes-garderies qui n'embauchaient qu'en contrats aidés, renouvelables trois fois au maximum. Bayeux, Isigny, puis plus rien. Trois ans de chômage. Des journées passées à déposer des CV tous azimuts et à attendre des réponses. « Avec mon copain, on vivait avec mon RSA et ses revenus d'interimaire. » Pour s'en sortir, elle fait quelques contrats de nuit dans une usine qui fabrique à la chaîne des blinis et autres « superstars de l'apéro », selon le site de la marque.

En 2017, elle postule auprès d'Atipic, une entreprise à but d'emploi (EBE) qui se crée alors à Colombelles dans le cadre du dispositif Territoires zéro chômeur de longue durée. Située en périphérie de Caen, la ville a été retenue, avec neuf autres en France, pour expérimentation. Le principe : proposer aux

« LE TRAVAIL, C'EST CE QUI A RYTHMÉ COLOMBELLES PENDANT UN SIÈCLE. ON VIVAIT À LA CADENCE DES TROIS-HUIT ET DES SIRÈNES »

Page précédente :
Embauché grâce au dispositif Territoire zéro chômeur de longue durée, Jawad est maraîcher au Potager d'Annie à Colombelles, dans le Calvados.

Ci-contre :
Sophie dans la boutique La Boîte à idées, à Colombelles.



personnes en recherche d'emploi depuis longtemps des CDI payés au Smic pour réaliser des travaux « utiles localement ». L'État finance à hauteur de 18 000 euros par salarié et par an : c'est à peu près ce que les finances publiques déboursent pour indemniser un chômeur.

L'association Atipic demande aux nouveaux venus leurs compétences, leurs envies, et imagine avec eux des emplois qui leur conviennent et qui répondent à un besoin. Sophie n'avait jamais fait de vente, mais elle aime le monde de la puériculture et il n'y avait pas de boutique dédiée dans la commune, donc nul risque de concurrence déloyale. Elle rejoint La Boîte à idées, qui comptait déjà trois salariés d'Atipic. « Je fais enfin ce qui me plaît, se réjouit-elle. Et je peux vivre normalement. J'ai passé mon permis de conduire, on a obtenu un prêt de la banque pour s'acheter une Ford Fiesta. On s'offre un restau de temps en temps et on peut télécharger *La Casa de Papel* sur Netflix. Bientôt, on ira à Londres en bateau depuis Ouistreham, j'ai envie de voir les magasins et de me balader dans les rues. » En attendant Oxford Street et Big Ben, il faut répondre à la cliente qui cherche une brosse à cheveux.

Sur le parking devant La Boîte à idées, le maire, Marc Pottier, fait une marche arrière en jetant un coup d'œil au chantier qui a commencé devant l'hôtel de ville. Dans quelques jours, il fera évacuer 2 000 personnes : les ouvriers ont trouvé une bombe américaine à deux mètres sous terre. À 90 kilomètres des plages du Débarquement, ce genre de découverte est presque banal.

La vraie blessure des habitants de Colombelles aujourd'hui, la plaie ouverte, mesure à peu près 13 hectares : c'est le périmètre de la Société métallurgique de Normandie, la SMN, qui a fermé ses portes en 1993. Elle employait 6 700 salariés, sans compter les milliers d'emplois induits. Dans la commune, on naissait SMN, on vivait SMN. Le stade, les écoles, le cinéma étaient destinés aux salariés des usines.

« Le travail, c'est ce qui a rythmé Colombelles pendant un siècle, raconte Marc Pottier. On vivait à la cadence des trois-huit et des



sirènes. Dès 13 ans, les gamins partaient en école d'apprentissage, les filles en culture ménagère. Tout était programmé pour avoir du boulot. Quand la SMN a fermé, toute cette fierté a été balayée. Et le chômage est devenu structurel. »

Les plus aptes à rebondir quittent la ville, d'autres se font embaucher chez Moulinex qui fermera à son tour huit ans plus tard, d'autres, enfin, se métamorphosent en chiffres dans les journaux : ceux du chômage. « La culture paternaliste du monde ouvrier n'avait pas fourni les codes pour s'adapter à l'économie nouvelle. La suite, c'est Bourdieu qui l'a racontée le mieux, les enfants de ces inactifs ont reproduit les mêmes difficultés à l'emploi. »

La voiture longe un grillage jalonné d'arbres et de quelques panneaux publicitaires pour

Ci-dessus :
Marc Pottier,
maire de
Colombelles,
sur le chantier
de la Grande
Halle.



Saint-Maclou et Magic'Auto, « deuxième rue à droite ». On devine, au-delà, l'immense site vidé de ses ateliers et cheminées, remontés à l'identique en Chine. Une tour de refroidissement subsiste, qui culmine à 53 mètres de haut, magistrale au détour d'un rond-point.

« Quand nous avons organisé la première réunion en mairie pour parler du projet Atipic, plus de cent personnes sont venues se renseigner, poursuit Marc Pottier. Beaucoup de mères célibataires, beaucoup de chômeurs de longue durée. Moi qui suis à la mairie depuis 2001, d'abord comme adjoint, je pensais connaître tout le monde. Ce jour-là, je me suis retrouvé face à ceux qu'on appelle les invisibles, des gens sur qui la vie pesait, physiquement. J'ai eu très peur de les leurrer en leur parlant d'un projet qui n'aboutirait peut-être pas. Une trentaine d'entre eux m'ont aidé à monter le dossier, ont participé régulièrement et bénévolement à des réunions. Et nous avons réussi. »

Marc Pottier précise : d'accord, il est communiste, mais ce n'est pas un kolkhoze qu'il a contribué à mettre en place. Atipic est une entreprise avec obligation de chiffre d'affaires. Un cabinet d'audit a été choisi pour évaluer le

projet, s'assurer que chaque emploi répond à un réel besoin et crée de la richesse. La présidente d'Atipic, Annie Berger, estime que c'est en cela que le dispositif diffère de la simple politique d'insertion : il s'attache au contenu et au sens du travail. « Ce n'était pas évident pour la municipalité de gauche plurielle d'admettre que nous allions réorienter notre projet politique pour aider une entreprise à se développer, raconte l'édile. Finalement, ça a été un phare. Nous avons fait embaucher 70 personnes pour le moment, 130 bientôt. Le taux de chômage de la commune a baissé de 22 à 16 % en deux ans. »

Plié en deux sur sa bêche, Jawad ne voit pas la voiture de Marc Pottier longer son champ et disparaître. Il est concentré sur ses plantations, s'accroupit pour ramasser une fraise, minuscule dans ses mains robustes. Jawad aussi est un salarié d'Atipic, pôle maraîchage. « Mes grands-parents avaient des terres agricoles au Maroc, alors pourquoi pas moi ? dit-il dans un rire sonore. Je travaille depuis l'âge de 16 ans, j'ai d'abord fait les marchés. Chez moi, on a toujours associé le travail à la liberté. C'est pour ça que mon père est arrivé en France, il était maçon

Ci-dessus :
Colombelles.
En arrière-plan à gauche, la tour de refroidissement au pied de laquelle se trouve le chantier de la Grande Halle.

et construisait des ponts. Le grand pont de Normandie, vous voyez ?... C'est dans la culture familiale. » Adulte, Jawad travaille pendant dix ans comme manutentionnaire au Carrefour de Ouistreham, avec son frère. « On était sérieux, le patron nous faisait confiance. On avait les clés pour ouvrir le magasin à 4 heures. Et puis un jour, alors que je déchargeais les palettes, j'ai été pris d'un mal de ventre pas possible. Je suis allé à l'hôpital, ils m'ont gardé dix jours et m'ont opéré. Je suis resté six mois en arrêt maladie. » À son retour, il n'a plus vraiment le moral. Le patron a changé, l'ambiance aussi. Il démissionne, se lance dans des formations et remet à niveau ses compétences de cariste. Mais ses candidatures restent lettre morte. Jusqu'à ce qu'il intègre Atipic, il y a un an. Et apprenne sur le tas à produire des légumes. Là encore, avec obligation de résultat.

« Hier, j'ai planté 105 courgettes et 83 salades, énumère-t-il. On va commencer à travailler avec un supermarché de Colombelles. » Avec les autres salariés du pôle maraîchage et les 7 hectares de terrain, ils auront bientôt de quoi proposer des primeurs en vente directe dans la petite roulotte que les bras tannés et tatoués de Christian, un salarié « issu du monde des vérandas, des portes et des fenêtres », est en train de construire.

Bien sûr, tout n'est pas parfait malgré la bonne volonté de chacun. « Autant nos premiers salariés étaient investis dans la démarche, autant les nouveaux venus nous considèrent comme leur employeur, point ! concède Annie Berger. Il y a aussi ceux qui n'étaient pas ou plus habitués à avoir un patron, des contraintes. Nous les sortons tout à la fois d'un inconfort et d'un confort. Ce n'est pas simple. » Il est prévu que l'État se désengage financièrement peu à peu. Annie Berger aimerait que les boîtes privées présentes sur le territoire se montrent plus coopérantes, en déléguant certaines tâches à Atipic, en honorant ce qu'elle appelle leur « devoir d'embauche ».

Chez Shoreteam Yard, une entreprise qui fabrique des coques de bateau, Vincent termine sa prestation de service. Il y assure la

« IL Y A AUSSI CEUX QUI N'ÉTAIENT PAS OU PLUS HABITUÉS À AVOIR UN PATRON, DES CONTRAINTES. NOUS LES SORTONS TOUT À LA FOIS D'UN INCONFORT ET D'UN CONFORT »

mission de « revalorisateur de déchets », récupère les matériaux qui peuvent avoir une seconde vie. Quand il a signé son CDI, après dix années d'intérim, son père en a pleuré. Lui, si fier d'avoir travaillé toute sa vie à la SMN, malgré une main brûlée au troisième degré à l'âge de 21 ans, vivait mal les galères de son fils. « Lui annoncer, ça a été le plus beau jour de ma vie, j'ai pas honte de le dire, sourit Vincent. Avec ma compagne et mes deux enfants, on peut enfin avoir des projets d'avenir. » Au premier rang desquels, se marier. « Je veux une fête dont tout le monde se souviendra. Ma famille m'a soutenu dans les moments difficiles, je veux lui dire merci. »

À la société aussi, ces salariés disent vouloir rendre quelque chose en participant à la vie de la commune. « Certains se sont investis dans le tissu associatif, participent au conseil citoyen... », se réjouit le maire de Colombelles, qui se bat pour que le dispositif soit étendu à d'autres territoires en France. « Sans eux, je ne sais même pas comment ma ville pourrait encore tourner. Même le regard que mes concitoyens portent les uns sur les autres a changé. » Comme si le travail avait encore le pouvoir de redonner de la dignité. ♦



JULIE GACON est journaliste à France Culture. Après avoir sillonné les territoires en quête d'instantanés de vie pour l'émission *Sur la route*, elle présente désormais le magazine d'actualité *Dimanche, et après ?* En mars 2019, elle a animé la master class de Catherine Millet sur l'acte d'écrire, à la BNF.